

Avertissement

L'histoire que vous avez sous les yeux est tirée de faits réels. Des faits qui ont endeuillé l'Algérie et continuent de l'endeuiller de nos jours. Racontée sous forme d'une fiction, nous avertissons d'emblée les lecteurs que toute ressemblance ne serait que pur fruit du hasard.

Qui d'entre nous peut ou pourrait effacer ou encore négliger la douleur d'un peuple entier engendrée par ces faits amères et regrettables, atroces et monstrueux. Ils hanteront nos âmes éternelles, et nous serons comme tous ceux qui les ont commandités et commis, responsables de notre lâcheté et indigne de la liberté et de la démocratie à laquelle nous aspirons.

Pour que nul n'oublie, pour que les générations futures sachent, nous sommes tenus d'écrire.

Comme l'avait dit de son vivant, le poète-écrivain et journaliste algérien Tahar Djaout¹ :

« Le silence, c'est la mort. Et toi, si tu dis tu meurs, si tu te tais tu meurs. Alors, dis et meurs. »

Nous sommes comptables de nos faits et gestes. Comme nous sommes aussi tenus par le devoir de vérité, nous ne devons rien cacher à l'avenir.

Tôt ou tard la vérité jaillira, alors, autant que faire se peut disons et mourons dignement.

¹ Tahar Djaout directeur de *Ruptures*, journal indépendant, assassiné par les islamistes le 26 mai 1993 devant son domicile à Alger.

Pourrons-nous espérer avoir la paix, la paix de notre conscience, de nous-mêmes, quand celle-ci nous fuit ou ne veut même plus se reconnaître en nous et nous accepter ? Pourrons-nous espérer un pardon, un tout petit pardon d'un être humain, à qui depuis longtemps, nous avons ôté sauvagement la vie sans lui signifier la raison pour laquelle il l'a perdue ? Ce n'est pas aussi facile ! C'est même plus qu'impossible. Ni la paix de notre conscience, ni le pardon tant espéré ne viendront absoudre l'être infâme que nous avons été et que nous sommes. Nous serons toujours là, à courir derrière ce que nous avons nous-mêmes évacué sans considération de notre propre âme : la paix et le pardon.

Errant comme des animaux atteints par la rage, sous un ciel ombragé, attendant en vain, cette pluie qui ne tombera jamais. Ce précieux liquide nous fuira, il s'accrochera au ciel, le temps de voir d'abord finir notre souffrance, qui ne voudra pas nous emporter. Autour de nous c'est le vide, nous nous retrouvons comme des pestiférés, plus personne et plus rien ne voudra s'approcher de nous. Nous deviendrons le mal de notre mal, et le mal, lui aussi, refusera de nous emporter. Tout comme notre souffrance, l'accordéon du mal s'ouvrira plus large que ne pourront s'ouvrir nos bras, impossible de rabattre ses soufflets. Notre âme torturée, charcutée, nous continuerons alors à vivre nos cauchemars, les interpréter comme des rêves et à notre avantage, dans l'espoir de rencontrer le sauveur. La mort. Celle que nous avons donnée plusieurs fois aux autres, sans avis, sans prescription.

Mais la mort ! Oui la mort ! Est-elle aussi infâme que nous ? Cette chose imprévisible, tragique, monstrueuse, que nous jugeons parfois partielle, arrive et s'impose en mettant un terme à des vies nobles, respectables et exceptionnelles. Des vies dont la mort raffole et dont nous regrettons la tragique disparition au moment même ou nous apprenons la nouvelle. Cette vie qui vient de se per-

dre, animait le corps d'un être généreux et sociable, un être exceptionnel.

Dans la vie des autres, l'être exceptionnel fait de son mieux, sert et donne l'exemple à ceux qui veulent bien croire en lui, afin de mieux connaître le sens et la valeur d'une vie. Rares sont ceux qui comprennent leurs messages. Généralement, ceux qui constituent cette exception meurent avant même d'avoir accompli leur mission sur terre. Au moindre mal, la mort arrive à les soustraire à leurs souffrances. On entendra alors dire : « L'ange vient d'emporter un autre. »

Le cas est tout autre pour ceux de la majorité infâme au service de la mort elle-même : en définitive, celle-ci, les fuira le plus longtemps possible en les laissant livrés à leur propre sort, souffrants dans leur infamie, traînant avec eux leurs nombreux forfaits les plus abjects. Aucun acte exécuté ne pourra être rectifié dans l'avenir. Il leur sera comptabilisé et témoin de leurs mensonges et déshonneur. Ils chercheront à fuir le regard des autres même quand il n'y a plus personne autour d'eux. Sachant qu'ils sont méprisés et maudits, ils ne trouveront point de salut. Plus personne pour les aimer. Dans leur folie, ils se rendront compte enfin qu'ils sont leur propre mépris, leur propre ignominie.

Comme dit un proverbe populaire : « Quand la mort les répugne, la terre, quant à elle, ne pourra les accueillir. »

L'auteur.

On ne peut rien distinguer cette nuit-là. Un temps noir et ténébreux à couper le souffle au plus courageux. Les orages font rage. La pluie bat à torrent et ne laisse rien apparaître, à l'exception de quelques silhouettes d'arbres encore debout, épargnées par les incessantes et puissantes rafales de vent, visibles au moment où les éclairs viennent déchirer l'étendue du sombre profond et illuminent les arbres arrachés ou déjà foudroyés auparavant par les fortes décharges de la foudre. Rien ne peut se voir à plus de quatre mètres.

La lumière des éclairs est le seul moyen de voir de façon instantanée le paysage spectral de cette bourgade engloutie dans un grand noir accentué par les ombres gigantesques des montagnes qui l'entourent.

Située à la lisière d'un oued et au-dessous de deux grands massifs forestiers, Haoucha, un petit village pas trop habité, conserve également son lot de peur et de frissons, même en plein jour.

Au plus tard vingt heures du soir à Haoucha, village oublié par Dieu et ses saints, les habitants rentrent et se terrent chez eux pour ne ressortir qu'au lever du jour le lendemain. Exceptionnellement, quelques personnes ayant la nostalgie du noir obscur, des frissons et du risque s'aventurent dans ses alentours.

La décennie noire entame sa quatrième année en Algérie, depuis l'attaque meurtrière contre la caserne de Guemar à l'Est du pays, où des dizaines de jeunes militaires, appelés sous les drapeaux ont eu la tête tranchée par les hordes intégristes islamistes, auteurs de l'attaque au commencement de leur guerre contre tout ce qui repré-

sente les institutions étatiques républicaines algériennes, puis carrément contre le peuple dans sa globalité.

Une voix sort des bois, qui, sans discontinuer, répète les mêmes mots :

« Je veux mourir, je cours derrière ma mort, je m'en veux terriblement..., oui, je m'en veux..., j'en veux extrêmement à mon sort. »

La pluie verse toujours et fait entendre son intense bruit sur le feuillage des buissons. Quelques aboiements de chiens par-ci par-là, se mêlent aux coups de tonnerre entrecoupant cette voix, mais sans la faire taire. La voix faiblit sensiblement. Le ton n'est plus le même, il continue à baisser jusqu'à devenir presque inaudible mais la voix est toujours là, persistante.

Un homme, sous un préau adossé au mur d'une baraque, profitant de cet abri de fortune pour éviter certainement d'être mouillé par les torrents d'eau qui tombent sans cesse du ciel, est là debout, seul écoutant attentivement cette voix faible, alors que celle-ci, se rapproche de plus en plus de lui. Puis, brusquement d'un buisson, situé en amont et à quelques mètres de la baraque où il se trouve, surgit un homme complètement en état de folie. La silhouette de l'homme debout sous le préau, va aggraver le cas en déliquescence mentale avancée de cet inconnu qui, tel un fauve, s'est éjecté du buisson pour se retrouver presque nez à nez avec elle.

Sans perdre son sang-froid et de façon très sage et courtoise, l'homme sous le préau s'adresse calmement à l'inconnu. Certes, il fait très noir, mais l'état de la silhouette tremblante de l'inconnu renseigne largement sur ses capacités très peu normales. L'homme du préau ne voit rien de son visage, ni même de sa tenue, il était juste sûr qu'il a devant lui une silhouette d'un homme très agité.

— Monsieur..., lui dit-il, n'ayez pas peur, je suis là... à l'abri de ce préau par crainte d'être trempé par la pluie, venez à côté de moi ! N'ayez aucune crainte..., vous êtes

déjà trop mouillé et vous risquez de tomber malade ! Venez !

L'inconnu, debout sous la pluie, comme sur un trampoline, ne cesse de faire de petits sauts sur place. Il se tient à quatre mètres de la baraque sans faire le moindre petit pas en avant, il est tétanisé. Il ne sait plus quoi faire ni dire, il continue par contre sa petite danse, certainement pour remonter sa température corporelle trop basse. Dans le grand noir qui entoure les deux hommes, la pluie bat encore en augmentant un peu plus la cadence.

Dans sa folie, l'homme des buissons ne veut toujours pas accorder de confiance à l'autre. Il allait faire demi-tour et reprendre sa course, quand celui sous le préau lui saute dessus et l'immobilise sur le sol boueux et glissant, tout en continuant à le rassurer. L'inconnu se débat comme un forcené mais c'était compter sans la dextérité du villageois. Le froid et la faim avaient déjà fait leur travail, il ne lui reste pratiquement pas de force, il se résigne finalement et se tient tranquille. Remis debout, complètement mouillé, grelottant de froid, il est très proche de l'hypothermie. Ne pouvant plus tenir sur place, il entame une nouvelle fois une danse rythmée, probablement pour éviter de sombrer totalement.

Doucement et sous l'insistance de l'homme du préau, l'inconnu reprend petit à petit ses esprits et se voit même inviter aimablement par l'autre à l'accompagner chez lui.

Le bienfaiteur veut vraiment l'aider, il reconnaît l'état second dans lequel se trouve son hôte. Et la mort qui le guette à tout instant. Il faut donc faire de son mieux. Sauver une vie, c'est quand-même indiscutable.

Il n'y a pas beaucoup de maisons dans cette bourgade, une vingtaine tout au plus, parsemées comme de grands rochers immobiles. Il ne reste plus de lumière non plus, tout est éteint rajoutant un peu plus le cafard à ce sombre déjà trop ennuyeux et angoissant. La peur accompagne la vie quotidienne des habitants de cette bourgade, vivant de

jour comme de nuit sous la menace des tueurs islamistes. La mort dans ces villages peut à tout moment s'inviter sans prévenir pour répandre le sang et repartir sans être vue. Les tueurs islamistes, sont tout simplement maîtres de ces régions, plutôt oubliées et immergées dans la plus grande insécurité, tout comme ceux qui les habitent encore par nécessité, n'ayant plus où aller.

C'est comme le jeu du « quitte ou double. » Dormir, conscient qu'on est vivant et se réveiller peut-être au nouveau jour ou dormir pour ne plus jamais se réveiller.

Aucune présentation n'est faite jusque-là entre les deux hommes, sous la pluie et sans se parler, ils traversent un sentier où était tracée une route piétonnière en direction de la maison parentale, qui se trouve à une centaine de mètre du lieu de leur rencontre. Seuls les aboiements de chiens se font entendre au passage des deux hommes, rasant les murs des maisons sur leur chemin. Les chiens, ces sympathiques animaux et fidèles amis de l'homme, demeurent le seul moyen d'alerte au cas où les tueurs arrivent.

Après un long combat verbal qui a nécessité tant d'efforts, un aspect de quiétude, s'installe entre les deux hommes. Assurément, ni l'un ni l'autre ne doit penser à autre chose que le bien. Une rencontre fortuite n'est forcément pas synonyme de danger. Bien des rencontres de ce genre aboutissent souvent à une très grande amitié. Et pourquoi pas la leur, doivent se dire les deux hommes. Il leur suffit juste - chacun de se son côté - de croire à leur destin qui vient de se croiser dans cette nuit où pluie, vent et tonnerre se sont eux aussi donné rendez-vous et de façon inhabituelle pour s'imposer à leur manière sur cette petite bourgade.

Devant la porte d'entrée de la petite maison parentale, l'homme du préau glisse sa main et prend une clé de la poche de son veston complètement mouillé qu'il introduit sans faire de bruit dans la serrure, avant de s'adresser pres-

que en ami cette fois, à l'inconnu, lui demandant de ne pas en faire lui aussi, car sa vieille mère dort certainement à cette heure-ci.

L'inconnu par un hochement de la tête fait un signe affirmatif.

La maison, très ancienne, totalise deux chambres, une minuscule cuisine, des sanitaires sans douche, ainsi qu'une petite cour incluse. La lumière était déjà éteinte, la vieille mère dort profondément.

— Je préfère que nous allions directement dans la cuisine, avec un peu de chance nous trouverons sûrement quelque chose à manger, dit à voix basse le maître de la maison à son invité de la nuit. Et par la même occasion, nous allons sécher nos habits totalement mouillés. Je commence vraiment à ressentir un léger froid, ajoute encore l'homme du préau.

— Comme vous voulez Monsieur ! lui rétorque doucement celui qui reste encore *un inconnu*.

Ils regagnèrent directement la cuisine qui se trouve proche de la porte d'entrée. Celle-ci est construite légèrement décrochée des deux autres pièces qui, elles, servent de chambre à coucher.

— Je crois qu'il est bien temps de faire connaissance et cesser de parler sans savoir à qui on le fait, dit le maître de la maison une fois rentés à l'intérieur de la cuisine.

— Mon nom est Abdekader, mais on m'appelle couramment Kader, enfin appelez-moi comme vous voulez, se présente l'homme des buissons.

— Je suis ravi de connaître ton prénom, au moins comme ça la discussion aura plus de sens, commente le maître de la maison. Moi je m'appelle Rachid et je n'ai aucun autre prénom, poursuit-il avec un léger sourire, histoire de détendre un peu plus l'atmosphère.

Dans la petite cuisine, dont la superficie n'excède pas sept mètres carrés, à deux pieds du fourneau à gaz et posée sur une plaque métallique à même le sol, une pe-

tite table basse teinte acajou occupe elle aussi ce qu'on peut appeler le centre. Trois petits tabourets de même couleur ont été posés tout autour de la petite table basse. Sur deux de ses murs étaient fixées également deux petites étagères où ont été posés ou carrément accrochés quelques ustensiles représentant le trésor ménager de la petite famille.

L'inexistence d'ustensiles genre un peu chic renseigne longuement sur la vie très modeste de cette petite famille, formée de l'unique enfant et de sa vieille mère. Mais leur hospitalité et leur amabilité couvre largement ce superficiel, signe de richesse voire même d'arrogance pour beaucoup.

Eduqué par sa mère, dans les traditions ancestrales les plus pudiques et respectables, Rachid déborde de gentillesse et de bonté. Sa façon de parler est toute douceur, emprunte de respect, ses paroles, saines, ont la saveur de miel naturel. Le genre d'homme qui *tourne sept fois sa langue* avant de parler. Orphelin, il n'a pas connu son père mort à l'indépendance, comme la majeure partie d'autres Algériens assassinés par l'OAS bien après la signature des accords d'Evian², mettant fin à la guerre de libération nationale. A trente-six ans, toujours célibataire, Rachid s'est forgé une personnalité respectable grâce à ses fréquentations peu nombreuses mais utiles. L'homme préfère surtout partager son temps libre avec les sages de son village, plutôt que de le perdre à jouer aux dominos dans les cafés ou autres. « *A défaut de partager mon temps avec les sages de mon village, je préfère être seul, supporté ma solitude plutôt que d'être forcé de dire ou d'écouter ce que je ne veux, ni ne peux* », répond Rachid à ceux qui lui reprochent cette préférence.

² Accords qui ont abouti à l'indépendance de l'Algérie, conclus le 19 mars 1962 entre les autorités coloniales françaises et les responsables du Front de libération nationale.